

Aussi bien, et même en Histoire, M. l'abbé Groulx n'est pas un simple érudit qui s'en va alignant froidement des textes, entassant pêle-mêle lettres ou mémoires. C'est un penseur qui s'est penché consciencieusement sur l'ample documentation d'un vaste problème, l'a patiemment démêlée, s'en est assimilé la substance, en a fait une forte et lumineuse synthèse.

Ainsi il ne prend d'un discours que la partie saillante, démonstrative de sa thèse; au lieu de se contenter d'une simple exposition des faits, il en établit le lien, en recherche les causes profondes, en montre les conséquences lointaines. Les hommes ne font pas que passer devant lui, ils posent en quelque sorte, dans leurs attitudes diverses. En un mot, il fait non seulement l'histoire, mais la philosophie de l'histoire.

Et comme cet historien-philosophe est un écrivain de talent, un professeur d'idéal, un homme d'"action française," une âme intensément canadienne qui voudrait éveiller l'âme canadienne à ses préoccupations, on trouve ça et là, dans ce livre suffisamment serein, du reste, quoique toujours vivant et où l'intérêt grandit avec la Confédération qui s'élabore, des envolées d'orateur, des pages vraiment vibrantes, passionnantes, les plus lumineuses, les plus pures peut-être de toute son œuvre.

Le souffle patriotique intense, qui court librement dans ce livre, constitue donc encore cette fois la note dominante caractéristique du conférencier.

* * *

Oh! certes, les "Pères" de la Confédération n'en sortent pas précisément grandis; celui-ci n'apparaît pas très généreux ni celui-là très clairvoyant. La Confédération elle-même n'est pas exaltée outre mesure. De là vient, sans doute, dans des milieux divers cette mauvaise humeur mal dissimulée. Mais est-ce la faute de l'historien, si certains écrits ou gestes bien mis à jour ont la vertu de mettre leur auteur presque à pied? Sans effort ni pessimisme, un historien plus impitoyable eût pu, dit-on, abaisser davantage encore tel ou tel piédestal. Et quant à l'œuvre des Pères, la Confédération, après ce premier cinquantenaire d'épreuve et à la lumière d'événement tout récents, ne fait-elle pas vraiment, du point de vue national sinon matériel, figure de banqueroutière? (Voir le jugement de l'auteur, à la fin du volume)

Quoi qu'il en soit, le professeur de Laval n'est pas de tempérament à "faire l'histoire au goût de tout le monde," même en temps de guerre. Sa liberté d'opinion, on le sent, lui tient certainement plus à cœur que les décorations les mieux méritées.

Le franc succès de librairie que remporte son livre, l'accueil sympathique, enthousiaste même que lui font journaux et revues, tout cela ne fait-il pas présumer que cette manière d'entendre et de faire l'histoire est peut-être la bonne, celle qu'il nous faut, dans le chaos actuel, et qui garde les meilleures promesses d'influence et de vie.

Que M. l'abbé continue de procéder ainsi, par monographies, dans ses conférences d'Histoire à Laval... et de céder aussi à "toute pression extérieure" qui tendrait à le mettre "en mal d'un livre."

Outre que les besoins du cours semble imposer ce genre, c'est préparer on ne peut plus sûrement la grande histoire qu'on espère d'un nouveau Garneau. Mais en attendant "l'œuvre plus ample et moins imparfaite que le professeur voudrait offrir à son pays," qu'il